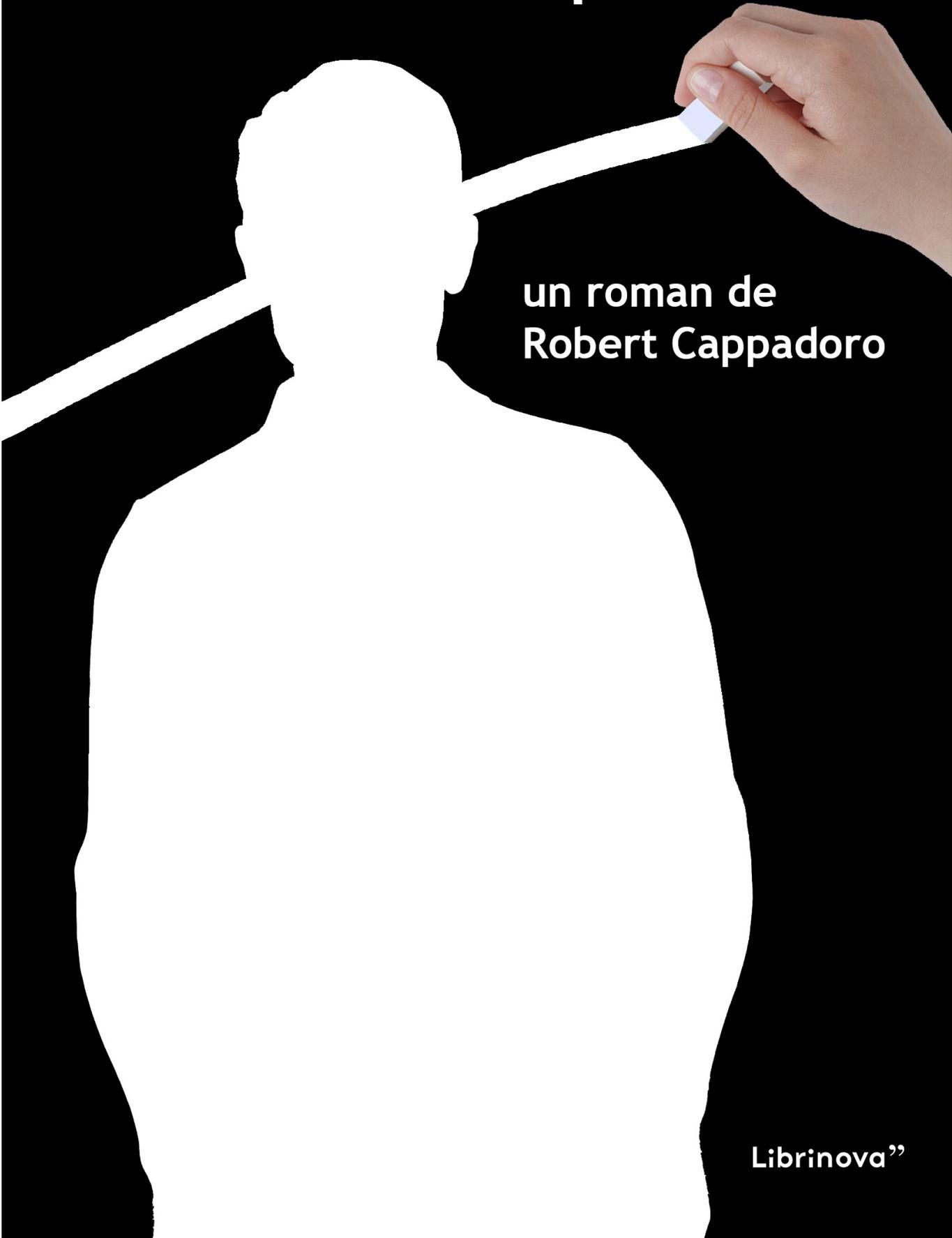


**Aucune gomme  
n'efface le manque**

A hand holding a white eraser is shown in the upper right corner, erasing a white silhouette of a person's head and shoulders against a black background. The eraser is positioned as if it has just finished erasing a portion of the silhouette, with a white line indicating the path of the eraser.

**un roman de  
Robert Cappadoro**

**Librinova™**

Robert Cappadoro

Aucune gomme  
n'efface le manque

© Robert Cappadoro, 2022

ISBN numérique : 979-10-262-9351-4

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# 1

Août 2015

Mais qu'est-ce qu'il branle, ce mec, dans une chambre funéraire à cette heure-ci ? Ah oui ! c'est le père qui a fait ouvrir en avance pour être seul avec sa fille. Cindy observe cet homme sur l'un des écrans de surveillance, dans le local technique du funérarium où elle fait le ménage. Cindy, dix-huit ans, petite brune aux yeux verts, lèvres pulpeuses, bras potelés, rondeurs fermes, appétissante. L'homme, en costume noir, debout face au cercueil ouvert, est trop loin de la caméra pour qu'elle distingue ses traits. Elle peut juste voir qu'il est mince, grand, brun et qu'il doit avoir dans les quarante-cinq ans. D'après le planning journalier elle sait qu'il s'appelle Ponthil – François Ponthil – et que sa fille s'appelait Manon. Passant le plumeau sur l'écran, elle s'attarde, s'amusant à effleurer sa silhouette figée devant le cercueil. C'est comme si elle le chatouillait pour qu'il bouge. Mais c'est pas marrant, il bouge pas d'un poil ! Il arrête pas de mater la petite blonde aux cheveux bouclés, pâlotte sur le coussin de satin blanc...

Tout de même, mourir à dix-sept ans, c'est pas de bol ! Presque l'âge de Cindy. Mais elle, hors de question qu'elle crève ! Elle pète la vie, elle. Elle adore ça, la vie. Même si ça lui fout la rage ceux qui ont tout et ceux qui ont rien, ceux qui ont du bol et ceux qui en ont pas. C'est parce qu'elle veut jouir de la vie qu'elle est à poil sous sa blouse quand elle fait le ménage dans ce funérarium de merde. Sentir le nylon qui effleure ses seins, elle aime ça ! Ils lui ont fait des remarques, à la direction. Mais elle a fait intervenir la déléguée syndicale. Il n'y a rien dans le règlement de l'entreprise qui l'oblige à porter des sous-vêtements. Elle doit enfiler la blouse, le bonnet, les gants et les chaussons, ça oui, mais le reste, ça les regarde pas. Par contre, elle, on la regarde, ça c'est sûr. Même les femmes. Mais surtout les mecs, ces gros dégueulasses avec leurs yeux aux gros globes qui ont l'air de vouloir jaillir de leurs orbites quand elle passe devant eux après le boulot, en short au bouton du haut défait et tee-shirt sans soutien-gorge qui lui découvre le nombril. Le seul ennui, c'est que ça laisse voir son petit bourrelet au niveau du ventre. Il faut dire qu'elle est gourmande, Cindy. Et portée sur l'alcool. Et sur le sexe aussi. Mais ça, heureusement, ça fait pas

grossir.

Ah tiens, il bouge, le père ! il se penche sur la morte. Mais qu'est-ce qu'il trafique ? il défait les boutons qui ferment le haut de sa robe. Il glisse un téléphone mobile dedans ! son téléphone à elle, c'est sûr. Il reboutonne la robe. Il est malade ou quoi ? Qu'est-ce qu'il veut faire ? parler avec elle quand elle sera dans la tombe ? Cindy ricane : si c'était possible, en tout cas, il y aurait plus de batterie au bout de quelques heures. Ah voilà qu'il ressort ! D'écran en écran, elle le voit suivre des couloirs et se diriger vers le hall où commencent à s'amasser les pleureuses hypocrites. Elle a eu le temps de voir que le mobile était un iPhone. Quelle version ? ça elle sait pas, c'était trop petit dans l'image. Mais, de toute façon, un iPhone, ça vaut le coup de le récupérer. Elle se dépêche de sortir du local technique et, seau, balai et serpillère à la main, entre dans la chambre funéraire déserte. Elle jette un coup d'œil à la caméra, en hauteur dans un angle. Elle sait que les enregistrements ne sont visionnés qu'en cas de problème. Vite fait, elle déboutonne la robe de la morte, sans un regard sur son visage, glisse la main dedans, chope le téléphone, se le met dans la fouille et referme la robe. Elle foutra en l'air la carte SIM et, avec tous les mecs qui passent au squat, elle trouvera facilement à le revendre. Quel coup de bol de tomber sur une pareille occasion ! un téléphone à piquer sans aucun risque. Tranquille Émile, à l'aise Blaise, elle a eu qu'à se servir. Super cool ! On saura même pas que quelqu'un l'a piqué, le téléphone : personne va descendre dans la tombe pour s'en apercevoir ! Et, en plus, elle a vu ça sur l'écran, comme à la télé, et elle est rentrée dans l'émission. Les anges de la télé-réalité à la morgue ! « Un truc comme ça, ça n'arrive jamais, mais ça t'est arrivé à toi, petite veinarde ! t'as le cul bordé de nouilles, ma belle, la chance a un plan pour toi, ma parole ! »

Nue sur un matelas-mousse crasseux posé à même le sol, Cindy caresse d'une main la tête du garçon qui remue entre ses cuisses, tandis que de l'autre elle pianote habilement sur les touches du téléphone qu'elle tient en l'air. Chaque fois qu'elle en vole un, elle explore son contenu avant de détruire la carte SIM et de le revendre. On sait jamais, ça peut toujours servir ! Elle a pas encore eu l'occasion de faire chanter quelqu'un, mais elle adorait ça. Elle détiendrait ainsi un pouvoir occulte et pervers dont elle jouirait intensément.

Mais, à première vue, il n'y a pas matière à chantage dans le téléphone de Manon Ponthil, jolie fille à la scolarité brillante, admise à une grande école si

Cindy a bien compris le nom et promise à un bel avenir. Une fille à papa, dont le seul problème semble avoir été le conflit financier de ses parents jusqu'à la fin de leur divorce, un conflit tellement violent que sa mère lui en parlait souvent dans des SMS et même dans des messages audio. Un problème de riches qu'elle risque pas d'avoir, Cindy, vu que sa mère ne sait pas qui était son père et qu'elle l'a élevée toute seule. À ce point de vue-là, Cindy en a gros sur le cœur !

Elle parcourt les conversations de Manon avec ses contacts, s'arrêtant surtout sur les selfies envoyés par les uns et les autres. Oriane, une fille de son âge, très BCBG, foulard Hermès, pull cachemire, jupe plissée, mocassins, sûrement une aristo d'après son prénom, apparemment sa meilleure copine vu le nombre de messages qu'elles s'envoyaient. Aymard, un type dans la vingtaine, avec qui elle s'était fiancée quelques mois avant sa mort, un blondinet propre sur lui avec ce prénom d'aristo lui aussi qui colle parfaitement à son image bien coiffée de fils de bonne famille. Décidément elle donnait dans la noblesse, la petite Manon ! Elle avait le fric, elle voulait un titre, c'est sûr. Cindy en voit sur les magazines people des filles comme ça qui vont dans les garden-parties et les rallyes. Elle sait très bien qu'elles sont pas de la haute et qu'elles sont là par hasard. Elle trouve aussi un ou deux selfies de la mère. Une blonde oxygénée à trois rangs de perles, à l'air salope et faux jeton. Quant au père, elle découvre par Internet qu'il est directeur de banque un des notables de la petite ville où ils habitent et qu'il a bien quarante-cinq ans comme elle le pensait. Pas le genre à envoyer des selfies, ce type. Dans le téléphone, elle ne trouve de lui qu'une seule photo sur laquelle il a bien la tête de l'emploi : un homme sérieux, qui ne sourit pas. Elle a un petit ricanement : il se trimballe même un air tellement sombre qu'on dirait qu'il a les boules de diriger une banque et d'être blindé de tunes ! À part ça, elle trouve qu'il ressemble beaucoup à cet acteur très classe et très sexy qui jouait dans ce film américain qu'elle a vu un jour à la télé et dont elle a oublié le titre, où un prof d'une cinquantaine d'années sautait sa belle-fille, une blondinette de seize ans. Aux yeux de Cindy, cette ressemblance, en plus de sa mine ténébreuse, donne au père un charme romantique.

Elle est frustrée : elle aurait aimé voir d'autres photos de lui. Elle a cherché, mais c'est la seule dans le téléphone et il n'y en a aucune sur Internet. À défaut, elle regardera celles de l'acteur auquel il ressemble. Elle va sur Google, tape « vieux film teen beau-père prof ». En haut des résultats de recherche s'inscrit le titre d'une page nommée « Beau-père : les films similaires ». Elle clique dessus et, en deuxième position dans la liste, elle découvre une affiche montrant une adolescente blonde avec des lunettes de soleil en forme de cœur. Elle reconnaît

tout de suite une image du film qu'elle a vu à la télé. Elle apprend que son titre est « Lolita » et que l'acteur principal s'appelle James Mason. Elle s'empresse de taper « James Mason » dans Google puis elle clique : une série d'images des films où il a joué apparaissent en rafale. Elle le contemple, ravie : en effet François Ponthil lui ressemble énormément, elle a réellement l'impression qu'il s'agit de lui. Un bel homme brun, mince mais pas maigre et même assez musclé. Le voici en smoking et nœud papillon noir, l'air sérieux, presque sévère. Là il est joue à joue avec une actrice aux cheveux ondulés, comme les femmes en avaient dans le temps. Là en uniforme, avec la barbe, sur un bateau, peut-être un sous-marin. Là un peu penché, avec – enfin ! un sourire ou plutôt l'ombre d'un sourire, imperceptiblement ironique. Et, partout sur ces images, il a cette classe, ce chic, cette élégance qui charment et fascinent Cindy. Elle tape « Lolita » et retrouve les images du film. Surtout la blondinette en bikini et chapeau de paille, multipliée à des dizaines et des dizaines d'exemplaires.

Elle se dit qu'elle jouerait bien avec le père de Manon dans une nouvelle version de ce vieux film en noir et blanc. Elle en serait la star. Laisant tomber le téléphone sur le sol, elle bascule la tête en arrière, savourant les coups de langue vigoureux auxquels elle s'abandonne...

— Manon, ma petite fille chérie, c'est Papa. Voilà, je t'appelle enfin. Je n'ai pas été seul de toute la journée mais ça y est : ils sont tous partis. Par bonheur ton téléphone fonctionne ! J'avais fait des calculs, mais je n'étais pas certain que les ondes entreraient dans la tombe. Quand j'ai entendu ta voix dans ton annonce de répondeur, ça m'a fait un bien fou. Oh je sais que toi, malheureusement, tu n'entendras pas la mienne, mais ça m'est égal, je fais comme si. Tous ceux qui ont perdu quelqu'un lui parlent dans leur tête. Moi je le fais dans le téléphone. Pour te donner une présence réelle...

Le père a un imperceptible temps d'arrêt, comme s'il réalisait soudain la précarité de son entreprise. Il enchaîne très vite :

— Je t'appelle pour te demander pardon. Je m'en veux terriblement. Il y a quelque chose dont je me sens coupable, affreusement coupable. Il faut que je te l'avoue. Je n'ai pas osé le faire devant toi au funérarium. C'est pour ça que j'ai mis ton téléphone dans ton cercueil. Pour pouvoir te faire cet aveu et pour qu'il soit enregistré, même si c'est seulement symbolique...

Il s'interrompt à nouveau brièvement. Sa respiration est à la fois lasse et précipitée. Il poursuit d'un ton embarrassé, un peu misérable :

— Voilà : l'après-midi où tu es morte, ton état a semblé s'améliorer. Alors j'ai contacté une prostituée par Internet et je suis allé la voir. Pour me détendre, pour oublier. Pour fuir, il faut dire le mot. Mais entre-temps les choses se sont aggravées. On m'a appelé et je suis revenu à l'hôpital le plus vite possible. Mais quand je suis arrivé, c'était fini, hélas ! tu étais morte.

Il soupire.

— Tu ne peux pas t'imaginer combien je m'en veux d'avoir fait une chose pareille, combien je m'en veux de ne pas avoir été là au moment de ta mort, de ne pas t'avoir tenu la main, de ne pas avoir au moins essayé de t'aider dans ce moment-là. Voilà pourquoi il fallait absolument que je te le dise. Bien sûr, ça ne sert à rien : cette culpabilité me poursuivra toute ma vie, j'en suis certain. Mais au moins je te l'aurai avouée et, en un sens, ça l'atténuera peut-être un peu ? Ce soir je suis épuisé, si je ne me repose pas je vais m'effondrer. Mais je te rappellerai demain matin. J'espère qu'il y aura encore de la batterie dans ton téléphone, je l'ai chargé au maximum.

Il raccroche.

Cindy allait sortir la carte SIM de l'appareil pour la détruire lorsque le téléphone a sonné et que le père a enregistré ce message. Elle vient de l'écouter. Elle a l'envie immédiate, brutale, irrésistible, de lui répondre. Elle ne peut réfréner cette pulsion. Sur les réseaux sociaux, Cindy joue volontiers les trolls. Là elle a l'occasion de devenir une « troll téléphonique ». Elle va « télétroller » le père ! Elle peut le faire : le code bloquant le téléphone n'est pas activé. Convulsivement, elle appuie sur la touche rappel du répondeur. Elle ignore qu'il est possible de localiser le téléphone, elle ne s'est jamais intéressée à cette fonction. Pour Cindy ce dont elle n'a pas besoin ou envie n'existe pas, tout simplement. Au bout d'un long moment elle l'entend qui décroche. Elle écoute mais, au bout du fil, c'est le silence. Un silence total. Un silence de mort. Brièvement, elle imagine ce que cela peut faire à ce père de voir affiché sur l'écran le nom de sa fille ! le coup de massue de n'y pas croire et d'y croire à la fois. De quoi tourner de l'œil ! « Bien fait pour ta gueule ! » lui lance-t-elle dans sa tête. Sans attendre, elle crache au téléphone :

— Petit Papa pourri, espèce d'enculé, tu crois que tu vas t'en tirer comme ça, en te soulageant comme on pisse contre un mur ? T'es allé te faire sucer et, pendant ce temps-là, moi j'ai claqué : malheureusement pour toi, il y a un au-delà et j'y suis et je te regarde de là où je suis et je te crache à la gueule et je me

souviendrai éternellement que t'étais pas là au moment le plus important pour moi. Tu dis que tu m'aimes et tu vas tirer ton coup ? Non mais ! à qui tu veux faire avaler tes remords ? Si je pouvais, je me ferais tringler dans mon cercueil pour pouvoir jouir pendant que tu pleures. Sale enfoiré, tu peux crever la gueule ouverte et le cul bourré de chiffon...

Elle a lancé son jet de venin. Elle met fin à son appel d'un violent appui du pouce sur la touche arrêt, le visage déformé par un rictus haineux. Le père raccroche à son tour, pose son iPhone devant lui. Son regard reste fixé dessus comme s'il l'hypnotisait. Il parvient à peine à respirer. Tout son corps est devenu glacé, sa vue est brouillée, ses oreilles bourdonnent. Brusquement, il se met à jurer à haute voix : « Ah la salope ! la petite garce ! » Cette fille n'est pas seulement une voleuse, c'est aussi une violeuse. Oui, il a l'impression qu'ils ont subi un viol, un véritable viol, Manon et lui ! l'impression que leur âme elle-même a été fracturée, pénétrée, profanée par un être pervers, avide de faire le mal et d'en jouir, absolument indifférent à tout ce qui n'est pas lui-même et son plaisir. Il s'entend hurler subitement. D'une clameur sans mots où désespoir et fureur s'entremêlent. Il saisit un bibelot sur la cheminée, le brise dessus puis, avec l'éclat pointu qui lui reste en main, il cogne le marbre à coups redoublés, de toutes ses forces, comme s'il la frappait, elle, l'agressait, la blessait, la défigurait, devenu tout à coup un autre, un autre méconnaissable, monstrueux, qu'il aperçoit fugitivement dans le miroir, visage déformé par la fureur, grimaçant, congestionné de sang jusqu'à la noirceur, jusqu'à l'empoisonnement, comme si son propre sang était devenu un poison qu'il lui inoculerait en plantant ses dents dans son cou pour une contamination vengeresse et meurtrière.

Il s'immobilise, s'assoit, haletant, demeure prostré. Peu à peu, les battements de son cœur ralentissent, son souffle finit par se régulariser. Bientôt il se reprend. Il s'est mis en colère, en fureur même, mais en a-t-il le droit ? Non, il n'a pas le droit de juger cette fille, de vouloir la punir. « Qui es-tu, toi, pour vouloir punir ? pour punir, il ne faut pas être coupable et toi tu l'es ! et bien plus qu'elle ! alors ferme-la et encaisse ! » Il conclut : « C'est bien fait pour ta gueule ». Il ignore, bien sûr, que cette phrase, Cindy l'a, elle aussi, prononcée contre lui dans sa tête.

Une interrogation brûlante envahit son esprit : comment ce qui vient d'arriver a-t-il pu se produire ? En y réfléchissant, il ne voit qu'une seule explication possible : cette fille est une employée du funérarium qui l'a vu mettre le téléphone dans le cercueil ou bien qui l'a trouvé dedans. Une fois qu'il s'est

apporté à lui-même cette réponse dont la rationalité, d'une certaine façon, le calme un peu, une amère stupéfaction s'empare de lui. Alors qu'il s'était engagé dans la démarche probablement très rare, peut-être même unique dans l'histoire des hommes, de faire son aveu à sa fille dans le secret du tombeau, il a fallu que l'intimité extraordinaire de ce tête-à-tête soit brisée par un événement qui n'avait qu'une très faible probabilité de se produire : qu'il soit observé par quelqu'un et, de plus, par une délinquante qui a volé le téléphone et l'a accablé d'injures et d'accusations ! Une part de lui s'indigne, se révolte, mais une autre se résigne : il songe à toutes ces coïncidences non crédibles et néanmoins réelles auxquelles tant d'êtres humains sont confrontés, tous ces hasards invraisemblables et pourtant vrais, aux conséquences parfois immenses, ces hasards que certains appellent alors le Destin.

Il décide d'activer la part pratique et rationnelle de son cerveau afin d'élaborer une stratégie de réponse au coup qu'il vient de recevoir. Après un moment de réflexion, il se lève, va fouiller dans les papiers de Manon qu'il a rassemblés après sa mort. Il trouve et note son identifiant Apple et son mot de passe. Puis il reprend son iPhone, va sur Internet à l'adresse iCloud.com où il entre ces données. Le compte iCloud de Manon s'ouvre. Parmi plusieurs autres, il repère l'icône « Localiser », clique dessus. Un plan s'affiche, sur lequel le symbole d'un téléphone lui indique le lieu où se trouve celui-ci : un quartier de la ville en déshérence, la zone de la vieille papeterie désaffectée, un îlot de bâtiments industriels en ruines.

Lorsque le père appelle, Cindy décroche tout de suite, avec avidité. Il lui parle d'une voix ferme mais calme, posée, courtoise, avec une sonorité et une diction élégantes, distinguées, une voix dans laquelle Cindy retrouve l'image qu'elle a de lui. Elle est aux anges : c'est James Mason qui l'appelle !

— Bonsoir Mademoiselle. Je me présente : je suis le père de Manon Ponthil dont vous détenez le téléphone. Je vais aller droit au but : je pense que vous m'avez vu mettre ce téléphone dans son cercueil ou bien que vous l'avez trouvé dedans. Vous êtes sûrement une employée du funérarium. J'ai localisé l'endroit d'où vous m'avez appelé, c'est le quartier de la vieille papeterie abandonnée. Je pourrais porter plainte, il y aurait une enquête et vous seriez identifiée. Mais je ne veux pas vous créer d'ennuis, je veux seulement récupérer le téléphone de ma fille. Je n'ai pas regardé ce qu'il y avait dedans, j'ai respecté son intimité. Vous devez la respecter vous aussi et rendre ce téléphone, sinon ce serait une véritable profanation.

Cindy demande, curieuse :